

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (6^e article), AMÉDÉE BOUTAREL. — II. Semaine théâtrale : première représentation de *Zulma*, au Théâtre-Réjane, ARTHUR POUGIN.
III. La musique et le théâtre aux Salons du Grand-Palais (10^e et dernier article), CAMILLE LE SENNE. — IV. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

CHANSON DU BERGER

n^o 3 des *Vieilles Chansons*, d'Ed. CHAVAGNAT. — Suivra immédiatement : *Allegro moderato* du 10^e concerto de G.-F. HANDEL, transcription de I. PHILIPP.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT :

LA PLUIE

n^o 8 des *Chansons rustiques*, de E. JAKES-DALCROZE. — Suivra immédiatement : *Djélû*, mélodie exotique de RENÉ LENORMAND (recueillie par M. VIGNÉ D'OCTON).

BACCHUS dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

VI. — *Le mythe de la charrue d'or et les amazones laboureurs.* — C'était le dernier jour des fêtes du printemps. La veille, Dionysos avait dit aux Phrygiens : « Quand se voileront les astres éblouis devant la prochaine aurore, cherchez dans le lit du Lycus et apportez-moi l'objet que vous aurez vu luire au fond des eaux, sous les feux du soleil. » Dès le milieu de la nuit, une population nombreuse s'était portée sur les bords de la rivière, et déjà, dans la direction du Méandre qui fermait au loin la vallée, l'éclat de la lumière animant les campagnes chassait l'ombre de proche en proche. Il ne resta bientôt plus rien de terne, rien de pâle dans toute la région, excepté le revers du Cadmus, dont les cimes de neige étincelaient comme des diadèmes. La première heure du jour allait finir, et rien, rien encore ne justifiait l'espoir d'une heureuse découverte qu'avaient fait sentir les paroles de Dionysos.

D'assez longs instants s'écoulèrent ; l'attente commençait à devenir fiévreuse. Pourtant une amazone pressant son cheval apparut tout à coup, se jouant des obstacles sur un terrain des plus accidentés. Elle atteignit rapidement les premiers groupes massés de son côté sur la rive gauche du Lycus et les dépassa sans ralentir sa course. Mille regards se fixaient éperdument sur elle, car ce n'était pas chose commune pour ces paysans des terres intérieures, de voir chevaucher avec une telle aisance, à cette allure vertigineuse, une femme jeune et de forte stature, qui conservait, malgré les hasards et les dangers d'une route à peine frayée, l'entière liberté de ses

mouvements et une grâce plastique absolue dans la plus grande diversité des poses. Retenues sur leurs montures comme par l'effet d'un aimant, les amazones, dont Hérodote n'a pas dédaigné de nous conter les exploits, fournirent par milliers des motifs aux artistes. Ils les représentèrent sous des aspects aussi variés que pittoresques, soit victorieuses ou défaillantes pendant les phases des luttes qu'elles soutenaient, soit respirant la force et le courage dans le rapide élan d'une meurtrière chevauchée.

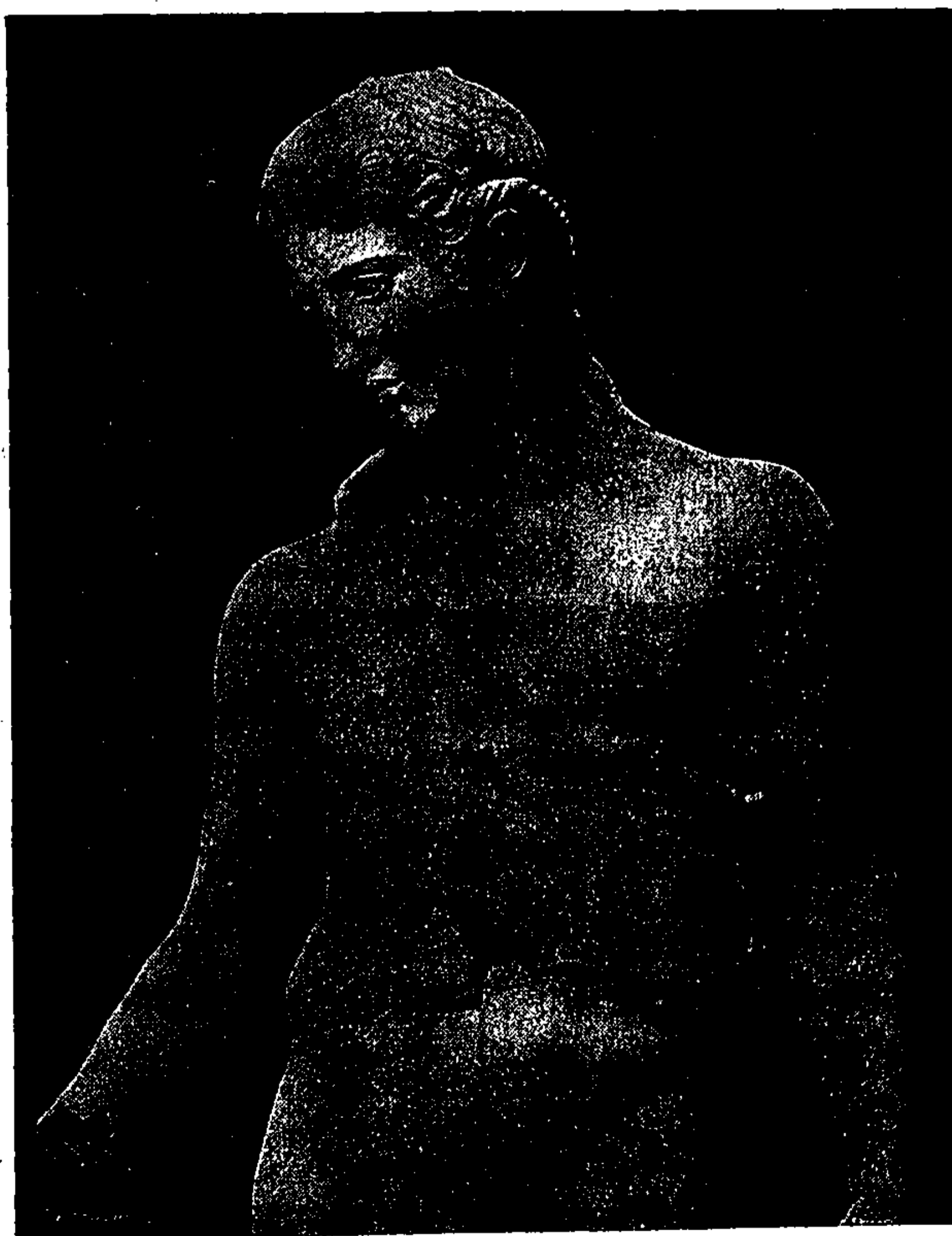
Approchant de l'autel de Déméter, la vive et rapide messagère modéra peu à peu l'allure de son cheval ; se retenant à la fin dans l'épaisse crinière où pénétraient ses bras tout entiers, elle se laissa glisser jusqu'à terre et courut, hardie et fière, aux côtés de l'animal, qu'elle arrêta net en face de Dionysos.

« Maître divin, s'écria-t-elle, mes sœurs et moi, nous avons vu sous les eaux du Lycus un objet plus brillant que l'or. Les Amazones ne savent manier que leurs armes et méprisent d'inutiles trésors. Dis, que faut-il faire ? Oserons-nous t'apporter celui-là ? »

Dionysos répondit : « L'or destiné au travail n'est pas une malédiction pour les hommes. Cet objet que vous avez vu, c'est Zeus, mon père, qui le donne aux

Phrygiens. Reprends ton cheval, belle amazone, guide-nous vers tes compagnes. Guerrière, tu nous apprendras les œuvres de la paix. »

Ce fut un entraînement de joyeuse exode. On fit en peu de temps un long chemin sans quitter le bord des eaux. L'attente



BACCHUS DE TIVOLI (fragment).
Rome, Musée national.

d'un événement imprévu surexcitait d'encourageants espoirs. Les amazones se montrèrent bientôt en groupe compact sur la rive ; elles portaient à la main des rameaux fleuris. Un reflet vermeil, sortant des ondes dormantes et limpides à cet endroit, se projetait sur les jeunes femmes, dégageant leurs corps des ambiances. Des tuniques courtes et légères les couvraient avec grâce ; leurs chevaux paissaient à la lisière des bois. C'était un tableau pittoresque, une sorte de nymphée sauvage au milieu d'un paysage de fraîcheur, de lumière et de beauté.

« Dionysos vous salue reines et éducatrices », dit le dieu aussitôt qu'il se trouva près d'elles, vous avez su trouver à cette place le présent que mon père a voulu faire offrir aux Phrygiens par vous-mêmes, et par eux ensuite à tous les hommes mortels. Ne me quittez plus désormais ; partout suivez mes pas, initiez les peuples aux mystères de mon culte dont rien ne doit rester secret. Ce sera là une tâche difficile ; nous la commencerons demain. Aujourd'hui, vous et moi, nous ferons servir l'or à la production de la vraie, de la seule richesse, celle que la terre nous donne pour nous soutenir pendant que la nature élève nos âmes par ses spectacles. »

Ayant ainsi parlé, Dionysos s'avança vers la rive du Lycus, pendant que les amazones jetaient devant lui leurs branches ornées de fleurs qu'il foulait de ses pieds nus.

Utilisant à ce labour les chevaux que l'on avait rassemblés, on retira du lit de la rivière un tronc d'arbre armé à la plus forte de ses extrémités d'un éperon résistant, ou, pour mieux dire, d'une autre tige très courte ayant formé bifurcation en sortant de la même souche. Cet objet méritait d'attirer la curiosité. Dionysos avait trouvé utile de lui attribuer une origine surnaturelle pour éveiller les imaginations, mais, en réalité, le sol et les eaux de Phrygie, aidés de quelque hasard heureux, avaient suffi à le produire et à le rendre propre à l'usage que l'on allait en faire.

Nous connaissons depuis longtemps les propriétés pétrifiantes des eaux du Lycus et les anciens ne les ont pas ignorées. Des fontaines jaillissent par centaines sur son parcours et lui versent leurs ondes en flots laiteux. Au temps d'Hérodote, les concrétions accumulées peu à peu sur chaque rive par ces eaux calcaires avaient, en se rejoignant, recouvert le fleuve d'une couverture en cintre de tunnel, sur un espace de cinq stades, un kilomètre environ. Les siècles ont détruit ce travail d'art de la nature sans en effacer les traces ; l'une des sources voisines de cette voûte ruinée maintenant s'appelle encore aujourd'hui « l'Eau blanche ». Les moulins que l'on établit pour utiliser la force de son courant cessent promptement de fonctionner, car leurs roues se recouvrent d'un cercle de pierre qui les arrête ou les endommage plus ou moins au bout de quelques années. Quant aux troncs d'arbres entraînés dans les « eaux incrustantes », il ne faut pas très longtemps pour les changer en rochers.

A l'époque où un inconnu que la fable a identifié au fils de Sémélé enseigna l'agriculture aux Phrygiens, tous les fleuves de l'Asie mineure roulaient des paillettes d'or qui se déposaient sur les corps solides immergés sous leurs eaux. Le Lycus et le Méandre étaient particulièrement favorisés sous ce rapport et c'est ce qui a donné naissance à l'histoire d'un certain roi Midas, tellement insatiable de richesses qu'il obtint de Dionysos la prérogative de voir se transformer en métaux précieux toute chose qu'il aurait touchée. Ne pouvant plus subsister, car les aliments devenaient aussitôt de l'or au contact de ses mains ou de ses lèvres, il ne lui resta d'autre ressource que d'implorer le dieu pour obtenir d'être enfin débarrassé de la pernicieuse faveur qu'il avait sollicitée dans un moment d'aberration folle.

Nous pouvons envisager sous un tout autre aspect l'intelligence humaine dans le mythe des amazones découvrant ce tronc d'arbre devenu de pierre et d'or par suite d'incrustations successives, et, dociles aux prescriptions de Dionysos, faisant de ce résidu grossier d'un chêne de la forêt l'instrument aratoire par excellence, la charrue que nous employons après mille perfectionnements, et qui ne sera jamais abandonnée, puisque la

terre nourricière ne nous accorde ses dons avec plénitude qu'après avoir été blessée au sein et déchirée par l'or ou par le fer.

Peu de journées ont présenté pour l'humanité de plus admirables moments que celle-ci. Nulle ne mérite d'être accueillie par un tel tressaillement d'allégresse et d'être commémorée par de plus belles fêtes. Dès que la primitive charrue eut été retirée des eaux du Lycus, on fabriqua des traits avec l'écorce des arbustes et huit chevaux des amazones s'y attelèrent comme d'eux-mêmes, dirigés par autant de jolies jeunes femmes. Dionysos s'assit lui-même sur ce char improvisé : « En marche, s'écria-t-il, nous retournons maintenant à l'autel de Déméter ». Les chevaux s'acheminèrent au pas, contenus par leurs habiles écuyères ; la foule du peuple suivait, ne comprenant rien encore au spectacle nouveau dont elle était témoin, mais confiante et prête à tous les enthousiasmes.

Lorsque le cortège arriva près de l'enceinte ménagée autour du Xoanon, Dionysos ordonna aux amazones d'en faire circulairement le tour, et, suivant lui-même à pied la charrue primitive dont il voulait montrer l'emploi aux Phrygiens, il en dirigea l'éperon dans le terrain friable à cet endroit et couvert d'herbages naissants. Un sillon s'ouvrait à mesure et c'était charmant pour les yeux, car sur chaque motte fraîchement retournée croissait aussitôt, en touffes odorantes et fleuries, des renoncules du printemps, des anémones sauvages, des scabieuses et des violettes. Quand le cercle entier eut été parcouru, la plus exquise guirlande entourait le lieu consacré à la déesse, couronne doucement mobile sous les brises qui en dégageaient les parfums ; une atmosphère suave et tempérée enveloppait tout aux alentours et le frémissement lointain des cascades achevait d'enchanter ce paradis d'universelles délices, où chacun des sens avait pour lui une jouissance, une harmonie.

Comment fut accueilli ce prodige, on peut l'imaginer. Jamais les rives du Lycus n'avaient entendu tant de voix unies dans l'expression d'une aussi intime allégresse. Chacun voulut s'approcher, voir de près ce que le premier labourage avait engendré sur la terre. Nul n'osait toucher pourtant ou cueillir le moindre brin d'herbe. Longtemps un flux, un reflux de sentiments divers, la curiosité, l'admiration, le respect, une crainte religieuse, des extases, des ferveurs juvéniles passèrent successivement sur cette assemblée champêtre d'hommes, de femmes et de jeunes enfants. Dionysos laissa se calmer l'effervescence de ces âmes naïves. Ensuite il s'avança devant l'autel et prononça des paroles d'une sublime simplicité, que nous pouvons méditer encore dans le recueillement et l'émotion sincère de nos consciences aujourd'hui si troublées. Et les bruits de la nature, estompant le son de chaque mot, y ajoutaient la douce magie d'une musique toute céleste. Écoutons la langue harmonieuse de cette première initiation dionysiaque :

« Chers Phrygiens, disait l'adolescent fils de Zeus, le travail a fleuri autour de cet autel parce qu'ici même se sont noués les liens par lesquels Déméter vous unit. Rien ne prospère dans l'isolement, l'échange mutuel des forces vivifie et féconde. Pour vous seuls, diligents et pacifiques, les Amazones d'Éolie, renonçant aux sanglantes conquêtes, vous ont montré qu'un sentier parmi les ronces et les pierres peut devenir une voie triomphale. Cette voie, s'étendant de proche en proche, embrassera bientôt le monde entier, faisant naître partout, entre les eaux tièdes et bleues de la mer et les diadèmes de neige des montagnes, des jardins de fleurs fécondées, où vous respirerez le contentement, la joie et l'allégresse. Que cet objet d'or, arraché aux flots du Lycus et dont vous avez suivi la trace jusqu'aux pieds de votre déesse, vous serve de modèle pour en tailler d'autres dans les arbres de vos forêts. Ceux-là, vous les appellerez Arotron (1). Leur

(1) Αροτρον, charrue. Les premières charrues étaient formées d'une branche ou d'un tronc d'arbre avec éperon issu de la même tige, d'où l'appellation d'Aristote, αυτοτρονον αροτρον, charrue d'une seule pièce. Plus tard les charrues furent faites de trois bois différents, le timon en laurier ou orme, l'éperon en chêne, l'appui des mains en yeuse. Il y en eut à roues ; un homme s'asseyait dessus pour que l'éperon s'enfonçât en terre.

épéron, entr'ouvrant la terre à travers les campagnes, marquera par milliers les stries et les sillons; vous y jetterez, vous y secouerez des semences, et peu à peu s'élèveront de frêles tiges. Vous les entourerez de soins quotidiens qui ne seront pour vous ni une peine trop dure, ni une fatigue redoutée, mais la communion d'amour de l'homme avec la terre, sa nourricière et son amie, sa mère en un mot, Déméter (1). Tant que vous serez unis et frères, jamais votre labeur ne pourra devenir une malédiction, parce qu'il ne sera pas une contrainte ».

A ce moment s'avancèrent en théorie des jeunes filles dont chacune portait de beaux pampres de vignes rapportés de l'île de Chypre. Elles en encadraient leurs visages, et les grappes de raisins encore vermeils dont elles s'étaient couvertes pendaient dans leurs cheveux dénoués. Elles s'agenouillèrent devant Dionysos pendant que leurs compagnes chantaient au son des flûtes un hymne de reconnaissance au divin bienfaiteur.

(A suivre)

AMÉDÉE BOUTAREL.

SEMAINE THÉÂTRALE

THÉÂTRE-RÉJANE. — *Zulma*, action lyrique en deux actes, poème et musique de M. Rafael de Miero (paroles italiennes de M. Arturo Colautti, version française de M. Maurice Chassang). — Première représentation le 10 juin 1909.

On avait eu le soin, avant l'apparition de cet ouvrage, de nous donner des détails très précis et très circonstanciés sur son auteur, qui, paraît-il, est doué de facultés singulièrement diverses et multiples. Nous apprenions ainsi que M. Rafael de Miero, secrétaire de la légation de l'Uruguay, qui « n'a pas encore trente-cinq ans », avait commencé, tout épris de science, par publier deux volumes de chimie « très recherchés par les professionnels ». Après quoi, s'étant fait recevoir médecin, il devint professeur de thérapeutique à l'École de Montevideo, sa ville natale. Ce n'est pas tout, peu satisfait des travaux qu'il avait commandés à un architecte, il s'improvisa lui-même architecte, et construisit à Buenos-Ayres des maisons modèles, « qui sont une des beautés de la capitale ». Après ce succès dans la maçonnerie, il entra dans la carrière diplomatique, et comme son emploi ne le fatiguait pas, il se mit à faire de la musique comme si de rien n'était, et tranquillement écrivit un opéra. Ainsi, savant, médecin, professeur, architecte, diplomate, poète, compositeur, et riche par-dessus le marché, que vous faut-il de plus? Et comment M. Rafael de Miero est-il parvenu à tout ça? Il le dit modestement lui-même : « En travaillant douze heures par jour et en ayant confiance en moi ».

C'est très beau, la confiance; seulement, ça ne suffit pas toujours pour enfanter des chefs-d'œuvre, et dame... *Zulma!*

Constatons tout d'abord que si M. Rafael de Miero a conçu le sujet de sa pièce, il ne paraît pas l'avoir écrite, puisque le programme, en annonçant qu'il est l'auteur du poème et de la musique de *Zulma*, ajoute que les paroles (évidemment italiennes) sont de M. Arturo Colautti, et la version française de M. Maurice Chassang. Tout cela est un peu bien embrouillé, mais enfin il en résulte que M. Rafael de Miero n'est poète qu'à moitié. Et, bien que trois personnes y aient mis la main, je me garderais d'affirmer que le livret de *Zulma* constitue une bonne pièce, car je n'en crois pas un mot. C'est une histoire banale, qui se termine en mélodrame, de la façon la plus vulgaire, et qui peut se raconter en peu de mots.

Ladite *Zulma* est une comédienne qui a été la principale interprète d'une pièce du beau Lucien de Sergy, auteur très fortuné, qui s'en est vivement épris (ça se voit, ces choses-là). Elle résiste d'abord, mais pas longtemps, et elle ne tarde pas à devenir sa... bonne amie. Mais il y a là un empêchement de danser en rond, le comédien Marcelin, qui de son côté aime aussi *Zulma* (ça se voit encore, ça) et qui est furieux de se la voir pincer par un autre. Celui-ci ne trouve rien de mieux que de la sermonner sérieusement — et longuement — tantôt chez Lucien, tantôt chez elle, car tous les endroits lui sont bons. Et quand il est à bout de sermons, quand il ne trouve plus d'autre argument pour lui prouver qu'elle a tort de ne pas l'aimer, il se brûle la cervelle en sa présence et devant son amant. Voilà! ça n'est pas plus difficile que ça. Je

ne veux pas prétendre que tout ceci soit bien neuf, mais c'est que ça n'est pas bien amusant non plus.

Et la musique. La musique? Mon Dieu, elle n'est ni plus neuve, ni beaucoup plus amusante. La mélodie? Euh!... L'harmonie? Euh! euh!... L'orchestre? Euh, euh, euh!... Il semble que l'auteur ait pris pour modèles les pires produits de la pire école italienne, sans oublier l'inévitable *intermezzo* cher aux émules et initiateurs de M. Pietro Mascagni. Tout cela coule, coule, coule sans cesse, les notes se succèdent, les phrases se suivent, les périodes s'enchaînent tant bien que mal, à la queue leu leu, sans que jamais l'oreille soit attirée par un semblant de forme, par un fantôme d'idée, par une ombre de dessin mélodique. C'est le *rienisme* dans sa plus complète expression. A quoi bon entrer dans la réalité d'une œuvre (?) qui n'existe pas et qui se refuse même à l'analyse? Ce serait perdre son temps sans profit pour personne, alors qu'on peut l'employer de façon plus utile et plus agréable.

Bornons-nous à adresser aux principaux interprètes les éloges qui sont dus à leur courage aussi bien qu'à leur talent : M^{lle} Eva Olchansky (*Zulma*), qui joint à une jolie voix une beauté séduisante; M. Laffitte (Lucien de Sergy), qui est toujours l'excellent chanteur et le bon comédien que nous connaissions, et surtout M. Gilly (Marcelin), qui a su se faire très vivement et très justement applaudir pour l'accent qu'il a donné à une scène banale par elle-même, mais à laquelle il a prêté une véritable émotion.

ARTHUR POUGIN.

LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE

aux Salons du Grand-Palais

(Dixième et dernier article)

Là-bas, là-bas, dans l'immensité de la nef dont le ballonnement des velours aussi gonflés que des draperies de géants s'efforce de diminuer la hauteur, les sculptures s'alignent à perte de vue. Elles appelleraient toutes sortes de comparaisons végétales, étant tantôt blanches comme de la pulpe de camélia ou de la chair de navet, tantôt roses comme des corolles d'églantines ou des radis tendres, tantôt d'un noir profond de grosses raves ou de gousses de vanille; l'exposition apparaît florale et culinaire autant qu'esthétique.... Hâtons-nous de dissiper cette impression en prenant un contact direct avec le grand Art, l'Art pur, celui dont les champions concourent pour la médaille d'honneur (encore inutilisée faute d'entente).

C'est, comme toujours, l'Allégorie, déesse au front sévère, qui ouvre la marche des plâtres, des marbres et des bronzes. Aussi bien, cette année, a-t-elle par instants déridé son masque. Je ne vous donne pas comme follement joyeuse l'*Allégorie sur la loi des Syndicats professionnels* de M. Marqueste, un « détail » du monument Waldeck-Rousseau que le livret commente ainsi : « la Démocratie protégeant la classe ouvrière vient rendre hommage au grand parlementaire », — ni cet autre rébus de M. Hamar, *la Fortune et le Travail*, haut-relief en plâtre commandé pour la Caisse d'Épargne de Vendôme, — ni la Muse de M. Julien pleurant sur les ruines de Messine, — ni *le Mur des Fédérés* de M. Moreau-Vauthier, dédié aux victimes des révolutions, qui n'est pas sans mérite, surtout dans son exécution définitive en pierre fruste mais qui donnera des méningites aux petits enfants si la Ville de Paris, sa propriétaire, l'expose dans un square, — ni ces autres cauchemars, *la Faim et la Soif* de M. Gabowicz, — ni ce groupe effarant de M. Carvin, « la Muse de l'Aviation », il y en a déjà une ! « montrant aux premiers hommes-oiseaux les secrets du vol plané ». Mais voici deux compositions allégoriques qui n'engendrent aucune mélancolie : *l'Eloquence dévoilant la Vérité* de M. Pierre Laurent, savoureuse modernisation du vieux sujet de Phryné devant l'aréopage, et *la Nounou* de M. Auguste Maillard.

Ah ! cette Nounou évidemment destinée à quelque jardin public et qui dresse sa masse imposante au-dessus d'une vasque de pierre — fontaine sur fontaine — c'est le numéro sensationnel et le chef-d'œuvre gai de l'exposition de statuaire ! Elle remplit en public, sans vergogne, sa fonction essentielle et normale qui est de verser la source de vie au poupon dont elle a charge d'engraissement ; il y a d'ailleurs une nuance de maternité dans l'accomplissement de ce rôle de remplaçante comme dirait M. Brioux. J'ai vu des groupes d'Anglaises en extase devant cette « nurse » consciencieuse et attendrie. C'est une bonne note.

Des figures, des figures, et encore des figures ! Il en est de fort belles, par exemple *le Matin* de M. Félix Charpentier, d'une eurythmie presque hellène malgré la précision de quelques détails modernes, et la

(1) Δημητρη vient de δη, mis pour γη, qui veut dire terre, et de μητηρ, qui signifie mère.